

JUAN PABLO
VILLALOBOS

Les Temps perdus

roman traduit de l'espagnol (Mexique)
par Claude Bleton

ACTES SUD

Pour Andreia.

*Sa robe rose me trouble. Elle
m'empêche de mourir.*

JUAN O'GORMAN

*Peut-être comprendrai-je dans
l'autre vie, dans celle-ci, je ne
peux qu'imaginer.*

DANIEL SADA

*Combien d'estomacs pourraient
aboyer si ressuscitaient les chiens
que tu leur avais fait manger.*

QUEVEDO

THÉORIE ESTHÉTIQUE

À cette époque, chaque matin en sortant de mon appartement, le 3-C, je tombais sur ma voisine de palier du 3-D, qui s'était fourré dans la tête que j'écrivais un roman. Elle s'appelait Francesca et moi, excusez du peu, je n'écrivais pas du tout un roman. Ce prénom, il fallait le prononcer *Franchesca* pour faire un peu banlieue. Après nous être salués d'un haussement de sourcils, nous nous immobilisions devant la porte de l'ascenseur, qui divisait l'immeuble en deux et montait et descendait comme la braguette d'un pantalon. À cause de ce genre de comparaisons, Francesca racontait à tous les locataires que je lui faisais du plat. Et aussi parce que je l'appelais Francesca, qui n'était pas son vrai prénom, c'était celui que je lui avais attribué dans mon prétendu roman.

Il y avait des jours où l'ascenseur mettait des heures à arriver, comme s'il ignorait que les usagers étaient des vieillards, ou comme s'il croyait que nous avions encore tout le temps devant

nous et non derrière. Ou comme s'il le savait et s'en battait l'œil. Quand enfin les portes s'ouvraient, nous entrions tous les deux, on commençait de descendre et le rouge montait aux joues de Francesca, résultat d'un effet purement métaphorique. L'engin allait si lentement qu'il donnait l'impression d'être actionné par des mains espiègles qui ralentissaient exprès, pour accroître la chaleur et différer le moment de la consommation, la descente de la braguette. Les cafards, qui infestaient l'immeuble, profitaient du voyage et descendaient rendre visite aux collègues du hall d'entrée. J'utilisais mon temps libre dans l'ascenseur pour les écrabouiller. Dans les couloirs ou dans le hall, c'était plus facile que chez moi, mais plus dangereux. Je devais les écraser fermement, mais sans exagérer, sinon l'ascenseur risquait de s'effondrer. Je demandais à Francesca de ne pas bouger. Une fois, je lui avais écrasé un orteil et elle m'avait obligé à lui payer le taxi pour aller chez le podologue.

Dans le hall l'attendaient ses lèche-bottes de la société littéraire. Les pauvres, elle les obligeait à lire roman sur roman. Ils y passaient des heures, du lundi au dimanche. Ils avaient acheté au marché des petites lampes à piles qui se fixaient à la couverture du livre, à côté d'une loupe. Fabriquée en Chine. Ils en prenaient soin avec une tendresse indécente, à croire que c'était l'invention la plus importante depuis la poudre ou le maoïsme. Je me faufilais entre les chaises,

disposées en rond, comme dans une thérapie de réinsertion ou une secte satanique, et quand j'arrivais à la porte et pressentais l'imminence de la rue, avec ses nids-de-poule et sa puanteur de friture, je leur criais en guise d'au revoir :

— Quand vous aurez fini le bouquin, passez-le-moi ! J'ai un pied qui boite à ma table !

Et Francesca me répondait, invariablement :

— *Francesca* est un nom de pute italienne !

Vieux dégoûtant !

Ils étaient dix, sans compter la cheftaine. De temps en temps, l'un d'eux mourait, ou était déclaré inapte à vivre sans assistance, et on l'envoyait à l'asile. Mais Francesca s'arrangeait toujours pour embobiner le nouveau locataire. Il y avait douze appartements dans l'immeuble, sur trois étages, quatre par niveau. Il n'y avait que des veufs et des célibataires, ou plus exactement des veuves et des vieilles filles, car les femmes étaient la majorité. L'immeuble se trouvait au 78 de la rue Basilia Franco, une rue comme des milliers d'autres à Mexico, je veux dire aussi défoncée et crasseuse que des milliers d'autres. Sa seule anomalie était justement ça, un ghetto pour le troisième âge : *l'immeuble des petits vieux*, comme l'appelaient les habitants du pâté de maisons, aussi croulant et déglingué que ses occupants. Le numéro de l'immeuble correspondait à mon âge, à la différence près que la numérotation du pâté de maisons n'augmentait pas au fur et à mesure des années.

La preuve que cette société était en réalité une secte, c'était qu'ils pouvaient tenir le coup si longtemps sur ces chaises. Des chaises pliantes, en aluminium, de la marque de bière Modelo. Je suis en train de parler de fondamentalistes littéraires, de gens capables de convaincre le chef de la publicité de la brasserie de leur offrir des chaises, au titre de son programme d'encouragement à la culture. C'était particulièrement raffiné, mais la publicité subliminale fonctionnait : je sortais de l'immeuble et j'allais droit au bar, prendre la première bière de la journée.

Cette société littéraire n'était pas le seul fléau de l'immeuble. Hipólita, du 2-C, proposait des ateliers de modelage en mie de pain les mardis, jeudis et samedis. Un moniteur venait le lundi et le vendredi pour des cours d'aérobic dans le jardin d'Épicure, un parc voisin qui débordait de broussailles et d'arbustes, où il y avait moins d'oxygène que de dioxyde et de monoxyde de carbone, d'oxydes de nitrogène et de soufre. Francesca, qui avait été professeur de langue, donnait des leçons particulières d'anglais. En outre, il y avait du yoga, de l'informatique et du macramé. Le tout organisé par les locataires eux-mêmes, qui croyaient que la retraite était comme l'éducation préscolaire. Il fallait supporter tout cela en plus de l'état lamentable de l'immeuble, mais en compensation le montant du loyer était gelé depuis la nuit des temps.

Il y avait aussi des sorties aux musées et dans des lieux d'intérêt historique. Chaque fois qu'une affiche annonçant la visite d'une exposition était apposée dans le hall, je demandais :

— Quelqu'un sait combien coûte la bière dans ce bouge ?

Ce n'était pas une question au hasard, j'avais payé la bière jusqu'à cinquante pesos dans la cafétéria d'un musée. L'équivalent d'un mois de loyer ! Un luxe que je ne pouvais pas me permettre, je devais survivre avec mes économies, lesquelles, d'après mes calculs, tiendraient à ce rythme encore huit ans. Suffisamment, pensais-je, pour que la faucheuse me rende visite avant. *À ce rythme*, d'ailleurs, était une formule élégante pour désigner une *vie stoïque*, mais moi je disais une *vie pourrie* tout court. Je devais tenir le compte des verres que je prenais dans la journée pour ne pas dépasser le budget ! Et je m'y astreignais méthodiquement, l'ennui c'est que le soir j'en perdais le contrôle. Ainsi, les huit ans étaient sans doute mal calculés, et il n'en restait que sept ou six. Ou cinq. Et la somme des verres que je prenais chaque jour finissait par s'inverser pour devenir un compte à rebours, ce qui me rendait plutôt nerveux. Et plus j'étais nerveux, plus j'avais du mal à tenir le compte.

D'autres fois, pendant que l'ascenseur descendait, Francesca me donnait des conseils pour l'écriture du roman que, comme je l'ai dit, je n'écrivais pas. Descendre trois étages à cette

vitesse suffisait pour parcourir deux siècles de théorie littéraire. Elle disait que mes personnages manquaient de profondeur, comme si c'étaient des trous. Et que mon style avait besoin de texture, comme si j'achetais du tissu pour les rideaux. Elle parlait avec une clarté étonnante, articulant chaque syllabe de façon si rigoureuse que les idées qu'elle exprimait, si extravagantes fussent-elles, avaient l'épaisseur de l'évidence. On aurait dit qu'elle atteignait la vérité absolue grâce à sa prononciation et, par-dessus le marché, qu'elle recourait à des techniques d'hypnose. Et ça fonctionnait ! Ainsi était-elle devenue la dictatrice de la société, la présidente de l'assemblée de l'immeuble, l'autorité suprême en matière de cancans et de calomnies. Je renonçais à l'écouter et fermais les yeux pour me concentrer sur la descente de ma braguette. Enfin l'ascenseur rebondissait en arrivant dans le hall et Francesca enfilait une dernière phrase qui s'effiloçait à mon oreille, parce que j'avais perdu le fil de sa péroraison :

— Vous allez être comme les Mayas, qui cherchent, cherchent et ne trouvent jamais.

Et moi de répondre :

— Celui qui ne cherche pas ne trouve pas.

C'était une phrase de Schönberg qui me rappelait ma mère, il y avait soixante-dix ans de cela, quand j'égarais une chaussette. Ma mère est morte en 1985, dans le tremblement de terre. Le chien l'avait devancée de plus de quarante

ans et, écervelé comme il l'était, il n'avait même pas remarqué que la Seconde Guerre mondiale était finie : il avait avalé des bas en nylon, très longs, aussi longs que les jambes de la secrétaire de mon père.